

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France. . Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Administration: 83, Champs-Élysées, Paris
Téléphone : Wagram 57-44 et 57-45

Rédaction : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gul. 02.73 - 02.75 et 15.09
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

LES MARCHANDS DES QUATRE-SAISONS VENDENT DU BOIS ET DES FOURRURES



Au début de la guerre nous avons vu les marchands des quatre-saisons vendre du beurre et du sel dans les rues de Paris. Le froid vient de faire apparaître des spécialités nouvelles : le bois qui se débite au kilo, après avoir été scié et pesé sur des balances à main, et les fourrures de peau de lapin, très bon marché, que les clientes essayent en plein air.

Ayuntamiento de Madrid

LA DIFFÉRENCE

J'ai un vieil ami qui a vu le Siègle...

Moi, je l'ai vu aussi, et ma mémoire est très fidèle ; mais je l'ai vu à la manière des enfants. La vérité, qui ne sort pas de leur bouche aussi souvent qu'on veut bien le dire, entre beaucoup moins souvent encore dans leurs yeux.

J'ai maintes fois voulu contrôler mes souvenirs, et je les ai référés aux documents officiels ou authentiques : je n'ai pu, sur aucun point, accorder mon témoignage avec celui des personnes alors adultes et compétentes. Comme je suis modeste de mon naturel, comme j'ai, ainsi que tous les Français, la superstition de l'autorité, j'ai inféré de là que mes sensations d'enfant n'ont aucune valeur historique.

Elles gardent pour moi une grande valeur personnelle. J'essaierais de les oublier, que je ne pourrais pas. D'ailleurs, je n'essaie point.

La mémoire est une drôle de faculté : elle a l'esprit de contradiction. Les souvenirs heureux, quand ils reviennent mal à propos, causent plus de peine que de joie ; le souvenir des misères passées est presque toujours agréable et flatteur, et quand ce sont misères d'enfance, l'on ne s'y reporte point sans une sorte de fierté.

Lors donc que je suis seul, je repasse volontiers tous ces souvenirs d'autrefois, et je fais mine de croire qu'ils ne sont pas de pure fantaisie ; mais, lorsque j'ai près de moi mon vieil ami, qui a vu le Siègle de ses yeux d'homme fait, je le consulte avec déférence, je lui demande timidement :

— Est-ce que je me rappelle juste ou de travers ?

Je dois avouer qu'il me répond presque toujours :

— Oh ! tout de travers.

C'est encore ce qui m'est arrivé hier matin.

J'étais allé avec lui faire un tour de promenade le long des quais. Nous voulions voir la Seine qui commence à prendre : elle n'avait point gelé depuis vingt-quatre ans, il ne faut pas manquer un spectacle aussi rare.

Le froid était cruel, mais le temps était merveilleux. Le ciel était d'un bleu criard, qui aurait fait sur un tableau le pire effet, et qui en faisait un bien beau dans la réalité. Je ne manquai point de rappeler à mon vieil ami la sérénité implacable, presque effrayante des ciels parisiens pendant l'hiver de 1870.

— Ils vous ont paru beaux, me répondit-il, parce que vous leviez la tête pour la première fois.

Il ajouta, répétant, à peu près, un mot célèbre du docteur Hahnemann, inventeur de l'homéopathie :

— Le ciel est toujours beau.

Mon vieil ami se refusa de même à faire aucune comparaison entre nos menus raccourcis et les menus de famine du Siègle ; et quand je lui montrai du doigt les files de pauvres femmes qui, devant la boutique du charbonnier, attendaient leur ration, trop souvent s'en retournaient les mains vides, il secoua encore la tête et murmura :

— Ce n'est pas la même chose.

— Je ne prétends pas non plus, lui répondis-je, que Paris souffre aujourd'hui ce qu'il a souffert il y a quarante-six ans. Les privations d'alors et d'aujourd'hui sont incommensurables, et les nôtres nous semblent si médiocres que nous rougirions même de les appeler privations. Je suis seulement un peu troublé de voir ressusciter quelques images de ce temps-là, que je croyais à jamais réduites à l'état de souvenirs, de fantômes, et qui prennent figure de revenants.

— Ne croyez pas aux revenants, me répondit en souriant mon vieil ami. Encore une fois, ce n'est pas la même chose. Il ne s'agit pas de plus ou moins de souffrance : la différence est ailleurs. Elle est entre deux certitudes.

« Lorsque les Parisiens de 1870 acceptaient des maux à quoi l'on aurait honte, en effet, de comparer les nôtres, ils savaient l'inutilité du sacrifice. Ils pouvaient calculer à douze heures près la possibilité de leur résistance ; et sans être soutenus par un espoir ni par une illusion, ils ont résisté jusqu'à la limite, pour rien, pour l'honneur.

« Aujourd'hui, nous avons aussi une certitude, qui n'est pas précisément celle du con-

damné à son dernier jour. Elle suffirait à rendre faciles les plus pénibles épreuves, et celles qui nous sont imposées sont légères. Nous ne trouvons pas l'emploi de notre stoïcisme. L'histoire dira sans doute que nos pères et nos aînés eurent plus de mérite que nous (j'entends nous, les civils). Que l'histoire dise ce qu'elle veut ! L'essentiel est que nous ayons le dernier, et que *Gloria victis* ne soit plus la devise française.

Abel HERMANT.

Ce que l'on dit

En attendant...

Il fait froid ? Personne — excepté, bien entendu, les Français du front ! — ne le sait aussi bien que votre serviteur : je n'ai pas le chauffage central comme M. Brizon, député socialiste kienthalien, ou plutôt je l'avais comme lui : mon proprio me l'a coupé comme à lui, et je n'ai pourtant pas convoqué, comme lui, le rajut de saint Polycarpe.

Le gaz ne donne plus qu'une lueur pâle et frissonnante, et il ne faut pas plus lui demander de vous réchauffer qu'à un ver luisant, cet insecte géant qui a réalisé tout seul le phénomène de « la lumière froide », que nos physiiciens ne sont pas arrivés encore à produire. Quant à ma salamandre elle est aussi vide de charbon que le ventre d'un Boche de bifeck.

Dans ces circonstances, il vaut mieux être terrassier que de travailler dans les écritures : les métiers sédentaires, par le temps qui court, deviennent les pires des métiers : on a l'onglée aux doigts, les yeux qui pleurent, et, sauf votre respect, les fosses nasales ne sont pas logées à meilleure enseigne.

Eh bien ! je vais peut-être vous étonner : mais je n'écris pas cet article pour réclamer du charbon aux puissances.

Je n'en réclame pas, d'abord parce que je trouve qu'il est « moral » de souffrir un peu de ce froid dont nos soldats du front souffrent beaucoup. Et ensuite parce que j'aime mieux un obus de plus à « l'approvisionnement » derrière les tranchées, qu'un sac de charbon chez moi.

Or, on aura beau dire et beau faire, en partie du moins, les wagons qui serviront à fournir du combustible aux civils seront pris aux usines de munitions et aux transports sur le front. Sachons donc prendre notre mal en patience.

Pierre MILLE.

Ainsi, on ne patinera pas !

Certains enragés patineurs ne sont pas très satisfaits de cette interdiction préfectorale. Ils arguent qu'en ce temps de vie chère un plaisir offert par la nature n'est pas tant que cela à dédaigner, et que se distraire en patinant sur un lac revient, somme toute, meilleur marché que se distraire au théâtre ou même au music-hall.

On pourrait, d'ailleurs, « taxer » le patinage comme tout autre divertissement.

Bref, les patineurs cherchent à fléchir les pouvoirs publics. Pour un peu, ils proposeraient que l'on remplaçât le « patinage » par le « glissement hygiénique », comme on a remplacé les « courses » par les « épreuves de sélection », et qu'on les laissât s'ébattre à l'aise sur la glace.

Parviendront-ils à la rompre entre le préfet et eux ?

Ce peut être un petit jeu pour les Parisiens qui font du footing dans le bois de Boulogne. Il s'agit de trouver les trois banes sur le dossier desquels une main vengeresse a écrit, d'une écriture hérissée, une phrase — les trois phrases ne sont pas pareillement rédigées — en hommage, si l'on peut dire, à M. Marcel Sembat. Ces phrases ne sont pas écrites au charbon, comme on pourrait le croire, mais à la craie, et cela ne leur retire rien de leur chaleur.

Pour aider les chercheurs, et M. Sembat lui-même, si le cœur lui en dit, précisons que l'un des banes se trouve non loin de l'embarcadere du lac. Les deux autres sont dans un rayon de six cents mètres.

C'est une mode !

Une de nos jolies petites actrices ayant mal à la gorge — ce qui la gênait considérablement pour chanter — vient de se faire enlever les amygdales.

Elle a raconté avec enthousiasme l'opération à ses camarades : — Ce n'est pas douloureux du tout ! On vous met un « truc » dans la bouche, pour qu'elle reste ouverte, puis on sent un petit chatouille ment à la gorge... crac, crac ! Et on n'a plus d'amygdales. C'est une opération presque agréable, je vous dis !

Si bien que cette « opération » a tenté nombre de charmantes actrices à qui ces froids rudes donnaient

un peu d'enrouement, et chacune se précipite chez son docteur :

— Oh ! docteur ! Enlevez-moi les amygdales !

C'est une mode, une épidémie ! Mais c'est moins dangereux que de se piquer à la morphine.

En novembre 1915, le général Gallieni, ministre de la Guerre, lançait une circulaire contre le « piston ». Plus de recommandations. Les lettres seraient retournées sans réponse, et s'il y avait récidive, le soldat désigné dans la requête serait puni. C'était la fin de l'embuscade.

La circulaire Gallieni continue à rester en vigueur. Et, dit-on, il n'y a plus d'embusqués.

Pourtant, l'autre matin, dans un bureau militaire que nous ne désignerons pas, un colonel flairant découvre qu'un commandant s'est laissé apitoyer par une lettre imploratrice, et qu'il va peut-être favoriser dans une certaine mesure un poilu, d'ailleurs affecté déjà à un service de l'arrière.

Entrevue des deux officiers. Colère du colonel. Mais le commandant se défend. Jamais il n'a reçu de lettre : les sévérités de la circulaire Gallieni ne le visent pas.

De fait, il n'avait reçu que deux visites, la première d'une mère tenace, la seconde d'une mère reconnaissante, la même personne en l'espèce.

La recommandation verbale, voilà ce que n'avait pas prévu Gallieni. On ne saurait songer à tout.

MEDAILLON

Quelques précédents au froid intense que nous subissons

Il nous a paru intéressant de rechercher dans l'histoire les dates où de grands froids sévirent particulièrement.

En 1740, le thermomètre descendit jusqu'à 12° 1/2 ; en 1754, on enregistrait 14° 1/2 au-dessous de zéro.

En 1760 et en 1763 l'hiver fut plus rigoureux encore et le thermomètre marqua — 15° 1/2.

En l'année 1825 on enregistra — 13° 1/2 ; en 1830 — 16° 1/2 ; en 1840 — 17° 1/2.

Enfin, en 1871, l'hiver fut exceptionnellement rigoureux et le thermomètre descendit jusqu'à 21 degrés sous zéro.

Mais le record est détenu par l'hiver de l'année 1879, où la température s'abaissa jusqu'à 24 degrés.

Nombre de Parisiens se souviennent encore de ce cruel hiver où, sur la Seine prise, eurent lieu des farandoles aux flambeaux, tandis que les marchands de marrons, désertant leur échoppe habituelle, faisaient des affaires d'or avec les nombreux promeneurs.

La débâcle du fleuve emporta par son poids et sa violence plusieurs arches du pont des Invalides.

Consolons-nous : nous n'en sommes qu'à 10 degrés. En 1871, 21 degrés de froid sévissaient, et la population parisienne, malgré les affres du siège, tenait bon quand même.

Suivons cet exemple, et songeons que cet hiver rigoureux précède assurément le printemps de la victoire.

Aurons-nous compris cette petite leçon ?

Tous ces jours-ci, en dépit de la température franchement glaciale, la foule fait queue, comme d'habitude, à la porte de nos cinémas. Pour être bien placé à la séance cinématographique de quatre heures, il faut « prendre rang » dès trois heures et demie. Ainsi, pendant une demi-heure, les aspirants spectateurs demeurent immobiles sur le trottoir, attendant leur tour d'entrer. Et je vous prie de croire qu'ils sont patients, qu'ils sont joyeux ! Pas une protestation ne s'élève de leur colonne ! Les bons agents qui assurent le service d'ordre à la porte des cinémas n'ont pas été sans remarquer cet état de choses ; et, soit consigne venue d'en haut, soit inspiration personnelle, voici le langage que, devant ces divers établissements, ils tiennent à la foule :

— Puisque vous ne craignez pas de faire la queue pour votre plaisir, vous devriez bien aller, à la place des pauvres femmes, faire la queue devant le marchand de charbon !

Il est difficile, c'est entendu, de se procurer actuellement du charbon et du bois ; mais il est encore plus difficile, lorsqu'on est parvenu à en acquérir, de se le faire porter.

La plupart des charbonniers ne se dérangent plus. De sorte qu'on voit de vieux messieurs décorés grimper les étages avec leur sac de charbon sur le dos, et de charmantes Parisiennes faire la même ascension avec un tas de bûches entre leurs mains baguées.

Entre nous, cela réchauffe autant qu'un manchon ! Et voilà bien un vrai sport de guerre : le footing sous une charge de rondins de bois, le footing sous une charge de « tête de moineau » !

LE VEILLEUR.

L'abondance des manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les vendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

LA SITUATION MILITAIRE

Est-ce une offensive allemande qui se prépare sur notre front ?

L'activité de combat s'est réduite aujourd'hui à des reconnaissances sur tous les fronts d'Europe. Deux de ces reconnaissances ont été dirigées par l'ennemi, l'une sur la rive gauche de la Meuse, vers la cote 304; l'autre dans les Vosges, devant Badonviller, et ont complètement échoué. On signale, de plus, l'activité de notre artillerie dans la vallée de la Lague, à l'est de Seppois. Deux autres reconnaissances ont été menées par les Autrichiens sur le Carso, l'une à Vertojba, au sud de Goritz, l'autre près de Castagnevizza, à l'est d'Oppacchiasella.

Faute d'événements plus importants, la presse allemande mène grand tapage autour de l'affaire de la cote 304. La *Gazette de l'Allemagne du Nord* distingue doctement entre les résultats tactiques et les résultats stratégiques de ce succès, sans ajouter que ledit succès a été un échec sur presque toute la ligne et que le peu de terrain gagné a été repris par notre contre-attaque. Toutefois, le journal officieux est obligé de reconnaître que « les cotes 299, 310 et 239, immédiatement à l'ouest du village d'Esnes, assurent encore aux Français des emplacements favorables pour leur artillerie ». Les combats de la cote 304 sont présentés par la *Gazette* comme « le prélude aux prochains combats du front occidental ». On a pu voir passer depuis quelques jours, dans tous les journaux allemands, sous des formes plus ou moins précises, l'annonce d'une grande offensive en Occident. Ne nous hâtons pas de traiter ces propos de rodomontades. Plus d'une fois déjà nos ennemis n'ont pu se tenir de célébrer à l'avance des victoires qui leur semblaient assurées. C'est ainsi qu'ils s'étaient vantés de prendre Verdun.

Il est donc fort possible que, malgré cette dure leçon, ils méditent de nous attaquer encore. Il n'y a là rien qui doive nous alarmer, bien au contraire. Notre canon de 75 à lui seul suffit, par ses tirs de barrage, à nous donner un avantage marqué dans la défensive. Avant la bataille de Verdun, celle de l'Yser l'avait bien montré. Mais il ne faudrait pas, par un excès contraire, croire que nous devions nous réduire à la stricte défensive. La bataille de la Somme nous a procuré des résultats bien meilleurs que ceux que les Allemands, par un effort colossal, avaient obtenus après six mois devant Verdun. Entre l'offensive et la défensive, notre choix est libre et sera fait en toute connaissance de cause.

Les opérations des Anglais en Mésopotamie, bien que lointaines, méritent d'être remarquées, car, outre l'intérêt que présenteraient la reprise du mouvement vers Bagdad et la jonction possible avec les forces russes qui ont pénétré en Perse, la pression exercée sur les troupes turques en cette région peut nécessiter l'envoi de renforts, et ces renforts ne pourront guère être prélevés que sur l'un des fronts de l'Europe méridionale où presque toute l'armée turque est engagée.

Jean VILLARS.

La conférence des Alliés à Petrograd

PETROGRAD, 30 janvier. — La conférence des Alliés commencera le 1^{er} février et sera présidée par le ministre des Affaires étrangères, M. Pokrovsky. Les ambassadeurs des pays alliés y participeront.

Hier soir, une première séance préparatoire a été tenue.

Les journaux saluent avec chaleur les éminents hommes politiques de la France, de l'Angleterre et de l'Italie venus à Petrograd. Ils expriment la ferme assurance que les travaux de la conférence pousseront plus loin l'œuvre d'unification des efforts militaires des Alliés, dont le front unique est la formule éclatante.

Le journal *Rousskoïa Volia* espère que la conférence prêter une attention particulière au front russe et trouvera les moyens pratiques nécessaires pour que l'armée russe, qui porta déjà à l'ennemi tant de coups foudroyants, développe son action encore plus vigoureusement dans la prochaine période décisive de la guerre.

PETROGRAD, 30 janvier. — Le tsar recevra demain les personnalités alliées déléguées à la conférence.

Les représentants de la Russie comprennent les ministres des Finances et des Communications et M. Sazonoff.

DEUX NOUVEAUX « AS » figurent au communiqué d'hier

CE SONT L'ADJUDANT JAILLER ET LE MARÉCHAL DES LOGIS HAUSS



LE MARÉCHAL DES LOGIS HAUSS

Né à Paris le 31 juillet 1890, Marcel Hauss est pilote depuis 1916. Sa première victoire remonte au 22 janvier dernier, mais, en huit jours, il ajoute à son tableau cinq appareils ennemis dont trois en quatre jours ! Succès digne de ses aînés dans la phalange des « as ». Cette photographie de Hauss et de sa jeune femme a été prise au moment de leur mariage, au mois d'octobre dernier.

(Phot. Reutlinger).



L'ADJUDANT JAILLER

Lucien Jailler qui, depuis hier, figure sur la liste glorieuse de nos « as » est âgé de 27 ans : décoré de la médaille militaire, de la Légion d'honneur et de la croix de guerre avec trois palmes, l'adjudant Jailler a déjà livré 27 combats aériens.



Nous avons publié, hier, le communiqué officiel qui, en le classant parmi les « as », annonçait le dernier exploit du lieutenant Gastin. Voici exposés à Belfort les débris du dernier avion abattu par lui :

Ayuntamiento de Madrid

Une nouvelle note allemande serait arrivée à Washington

Nous avons dit, hier, qu'on s'attendait, aux Etats-Unis, à ce que le gouvernement allemand envoyât une nouvelle note au gouvernement américain sur la question de la paix.

Ce serait chose faite, à en croire le correspondant des *Daily News* à Washington. La note serait partie de Berlin et, depuis hier, le comte Bernstorff doit en avoir le texte entre les mains.

D'autre part, c'est aujourd'hui que la grande commission du Reichstag reprend ses séances. Le chancelier, M. de Bethmann-Hollweg, sera présent, et l'on annonce qu'il prononcera un grand discours sur la politique extérieure de l'empire. Ce sera pour lui l'occasion d'exprimer ses vues au sujet du message de M. Wilson, et d'essayer de rattraper « l'occasion que le kaiser a laissée échapper ».

UN NOUVEAU MESSAGE DU KAISER ?

LONDRES, 30 janvier. — Selon une dépêche de Copenhague à l'*Exchange Telegraph*, l'*Aften Bladet*, journal suédois, apprend de source privée que la récente conférence entre les ministres et les souverains au grand quartier général allemand aurait prochainement pour résultat la publication d'un manifeste de paix de Guillaume II analogue au discours prononcé par M. Wilson au Sénat américain.

Un télégramme de Carranza à Guillaume II

Le général Carranza a adressé à l'empereur Guillaume II la dépêche suivante :

Tuckerton, 29 janvier.

Sa Majesté Guillaume II, empereur d'Allemagne, Berlin.

Mes vœux les plus sincères pour Votre Majesté, les entreprises personnelles de Votre Majesté et le peuple allemand.

Le général en chef de l'armée constitutionnaliste chargé du pouvoir exécutif des Etats-Unis du Mexique :

V. CARRANZA, à Queretaro.

L'attention des Etats-Unis ne manquera pas d'être attirée par les termes singuliers de cette dépêche de félicitations. Il est difficile de ne pas y voir un signe nouveau du désir qu'a le général Carranza de s'assurer les sympathies allemandes. C'est une indication du trouble et des intrigues qu'une Allemagne qui sortirait puissante de la guerre ne manquerait pas d'entretenir en Amérique, en dépit de la doctrine de Monroe. C'est un avertissement pour les Etats-Unis de ne pas désirer la « paix sans victoire ».

A LA CHAMBRE

La crise du charbon va-t-elle durer ?

Il résulte des déclarations de M. Herriot qu'un optimisme exagéré ne serait pas de mise

La crise du charbon, qui préoccupe si vivement les populations urbaines et celle de Paris en particulier, a fait hier, à la Chambre, l'objet d'un important débat, au cours duquel M. Herriot, ministre des Travaux publics, a reconnu avec franchise la gravité de la situation, exposé les moyens employés pour y remédier et les résultats qu'il en attendait.

Peut-on, après ses déclarations, espérer que la crise va diminuer d'intensité, que les approvisionnements vont être rendus plus faciles ?

Il est évident qu'un gros effort a été fait, qu'il se poursuit sans relâche. Mais, en présence de l'écart considérable existant entre les arrivages et la consommation et de l'insuffisance des stocks, il serait téméraire de compter sur une amélioration rapide.

Ménageons notre combustible autant que possible ! Souhaitons un adoucissement de la température ! Telles sont les seules conclusions qu'il est possible de tirer du débat d'hier.

Pas de discours ! Du charbon ! Sur ce thème, un certain nombre d'orateurs brodaient, naturellement, un certain nombre de discours.

Très bref, M. Henry Paté fit un tableau émouvant des scènes navrantes dues à la crise. Il montra les femmes stationnant durant de longues heures, par une température glaciale, devant les boutiques des marchands de charbon pour s'en retourner souvent sans combustible. Pour remédier à une situation qui

risquerait de porter atteinte au moral de la population, il demanda au ministre d'agir.

M. Charles Leboucq cita des chiffres.

— Il y a, dit-il, à Rouen, actuellement 1.200 péniches chargées de charbon, ce qui représente 40.000 wagons. Et nous gelons à Paris !

Un tel fait ne peut, selon lui, qu'être l'effet d'une incurie lamentable et des vices de la navigation fluviale. Le député du XIII^e exprima à ce sujet son regret que les travaux d'approfondissement du lit de la Seine, décidés à la suite des inondations de 1910, n'aient point encore été réalisés.

M. Lugol s'efforça de démontrer que la crise actuelle eût pu être atténuée, sinon évitée, si le mécanisme des groupements charbonniers avait fonctionné et si les suggestions de la Chambre avaient été écoutées. M. Marius Valette, député d'Alais, préconisa le renvoi des mineurs mobilisés à la mine :

— Là, dit-il, réside le moyen d'élever la production française de 23 à 30 millions de tonnes par an.

M. Valette convint qu'il faudrait songer aussi à améliorer les transports.

Après avoir indiqué que la moyenne journalière de la consommation parisienne était actuellement de 7.000 tonnes, les arrivages de 2.500 et le stock de la Ville de Paris de 70.000, M. Pierre Laval fit connaître les quantités dont disposaient la Société du gaz de Paris et la Société de la banlieue. La première posséderait 54.000 tonnes et en consommerait quotidiennement 4.000 ; la seconde vivrait au jour le jour.

Il fallait bien répondre aux interpellations ! M. Herriot fit donc, lui aussi, un discours.

Très clair, il exposa d'abord les causes de la crise de quantité.

Avant la guerre, la France avait besoin de 60 millions de tonnes ; elle en produisait 40 et en demandait 20 à l'exportation. Depuis la guerre, sa production a été réduite à 20 millions ; nous devons donc demander 40 millions à l'Angleterre. Et encore, avec les besoins de la guerre et de l'industrie, ces 40 millions ne sont-ils pas suffisants. Aux termes des conventions, l'Angleterre doit nous fournir 2 millions de tonnes par mois. En fait, cette quantité est tombée à quinze cent mille tonnes.

L'Angleterre s'étant déclarée dans l'impossibilité de transporter ces 2 millions de tonnes, le ministre a fait porter ses efforts sur le fret neutre. Il a fait libérer par les Anglais des bateaux qu'il avait fait affréter. Ainsi, un groupe de bateaux charbonniers vient de rentrer dans nos ports.

— Aurons-nous, demanda M. Puech, les 2 millions de tonnes mensuelles promis par les Anglais ?

— J'ai, de la part du gouvernement anglais, la promesse du concours le plus dévoué, dit M. Herriot.

— Mais avez-vous les bateaux ?

Le Ministre des Travaux publics, dont la Charrière goûte fort l'éloquence, précisa qu'il donnait des licences d'importation pour 2.200.000 tonnes. Mais il y a, fit-il observer, des négociants dans l'impossibilité d'importer, et aussi des bateaux torpillés.

Arrivant aux mesures prises pour augmenter la production nationale, M. Herriot déclara que le rappel des mineurs des classes 1900, 1901 et 1902 lui avait été accordé. Il ne peut, toutefois, se faire sans délai. Il y a, en effet, des mineurs à Salonique et au Maroc, et il faut presque les rechercher individuellement. Le comité des houillères a été appelé, d'autre part, à établir un programme, bassin par bassin, à l'effet d'obtenir mensuellement les 500.000 tonnes supplémentaires qui nous sont nécessaires.

Pour Paris, on a dû faire appel au stock de la Ville. A l'aide de camions et de personnel militaires, on approvisionne depuis quelques jours les petits marchands de charbon. Mille camions militaires ont été mis à la disposition du ministre pour aller chercher du charbon dans une mine. On s'efforce de leur donner du fret d'aller et d'organiser ainsi un service régulier.

M. Herriot a enfin obtenu du ministre de la Guerre qu'un prélèvement de 15.000 tonnes serait opéré sur le stock de 30.000 constitué par l'intendance pour l'approvisionnement de la Ville de Paris en temps de guerre. Du charbon sera mis ainsi à la disposition des détaillants. Mais il ne faut pas oublier qu'il y a l'usine de guerre qui doit être servie avant tout.

La crise est grave. M. Herriot se garda d'affirmer qu'il en résoudrait toutes les complications.

— Mais, conclut-il, ce que je promets, c'est qu'il y aura, là où je suis, un homme qui, sans esprit de doctrine, fera son possible. Signalez-moi, sans vous lasser, les nécessités qui vous paraissent urgentes. Je travaillerai sans relâche à y pourvoir !

Les explications très claires et très sincères du ministre des Travaux publics produisirent sur la Chambre le meilleur effet.

Quelques orateurs parlèrent encore, mais le débat paraissait épuisé. A signaler, toutefois, une intervention de M. Marcel Sembat, qui couvrit M. Weiss, ex-directeur des Mines, mis en cause par M. Charles Bernard.

— M. Weiss a rendu de grands services au cours de cette crise du charbon, déclara l'ancien ministre des Travaux publics. M. Herriot a reconnu, d'ailleurs, que la plupart des mesures prises l'avaient été sous son administration. Je compte sur la justice de la Chambre pour me défendre des attaques du dehors !

La discussion prit fin à huit heures du soir par le vote de l'ordre du jour pur et simple.

Léopold BLOND.

APRÈS LA CÉRÉMONIE EXPIATOIRE

Ce qu'il reste à faire en Grèce

La cérémonie expiatoire d'Athènes s'est déroulée selon le protocole prévu, et tout s'est passé de la manière la plus satisfaisante. Les Athéniens étaient venus en grand nombre pour assister aux réparations solennelles exigées par les Alliés. Ils n'avaient pas, selon la formule d'usage, tenu à « protester par leur abstention ». C'est le signe très clair que l'excitation nationaliste qui avait éclaté dans les journées des 1^{er} et 2 décembre était en grande partie artificielle, qu'elle n'était le fait que d'une minorité et le résultat d'un « chauffage » savant.

Les Alliés, en prouvant leur force, auront réparé en Grèce leur prestige, que les derniers événements avaient atteint. La ligne de conduite à suivre dans l'avenir s'en trouve formellement dictée.

L'application rigoureuse du blocus n'a pas été, tant s'en faut, étrangère à ce retour de considération pour les puissances protectrices. Au cours de la solennité de lundi, on a observé le respect que la foule marquait pour les ministres de l'Entente. Il est naturel, en effet, que les Grecs regardent avec respect les représentants des pays de qui dépend leur pain quotidien.

Il n'y aura donc pas de raison de lever prématurément ce blocus aussi bienfaisant qu'efficace. Il devra être maintenu au moins jusqu'à l'exécution intégrale des mesures et des conditions établies par l'ultimatum des Alliés. Le délai fixé expire, comme on sait, le 4 février. A cette date, l'opération du transfert devra être achevée. L'armée grecque, parquée dans le Péloponèse, sera mise, par conséquent, hors d'état de nuire à notre expédition de Salonique. Le contrôle a été étendu et sévère. Il ne s'agira plus que d'éviter les fuites et les supercheries. Mais l'expérience de ces derniers mois aura, nous n'en doutons pas, enseigné aux Alliés l'utilité d'une sage et durable méfiance.

Jacques BAINVILLE.

COMMUNIQUES OFFICIELS

du MARDI 30 JANVIER (911^e jour de la guerre)

14 HEURES.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, une attaque à la grenade dirigée sur une de nos tranchées, dans la région de la cote 304 a été brisée par nos feux sans autre résultat que des pertes pour l'ennemi.

AU NORD DE BADONVILLER, un coup de main allemand a échoué : nous avons fait des prisonniers.

EN HAUTE-ALSACE, nos batteries se sont montrées actives dans la région à l'est de Seppois.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

23 HEURES.

ENTRE SOISSONS ET REIMS nous avons arrêté net par nos feux deux tentatives de coups de main ennemis, l'une dans le secteur de Soupir, l'autre dans la région de Beaulne.

Actions d'artillerie assez vives en Lorraine et sur quelques secteurs des Vosges.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

LA GUERRE AÉRIENNE

Dans la journée d'hier, au cours de combats aériens, trois avions ennemis ont été abattus, dont l'un par le maréchal des logis Hauss, qui a descendu jusqu'à ce jour cinq avions allemands. Il se confirme que l'adjudant Jailler a abattu six appareils ennemis jusqu'à ce jour, (cinq avions et un drachen).

Dans la nuit du 29 au 30, nos avions ont bombardé des bivouacs aux environs d'Etain, les usines militaires de Ham, les gares et les usines de Folembray, les gares d'Athies, Hombleux et Curchy.

Le communiqué belge

Au cours de la nuit dernière, après une violente préparation d'artillerie, l'infanterie allemande est passée à l'attaque AU SUD DE HETSAS. Les tirs de barrage belges efficacement aidés par les batteries britanniques, le feu de l'artillerie de tranchées et de l'infanterie belge ont arrêté l'ennemi qui n'a pu atteindre les tranchées belges et a dû se retirer en laissant des cadavres sur le terrain. L'attaque allemande a complètement échoué.

CHEZ RODIN

Les journaux ont annoncé, hier, que l'illustre statuaire Rodin venait de célébrer son mariage avec Mlle Rose Beurré et l'information ajoutait que la santé du maître était de nature à inspirer les inquiétudes les plus vives. C'est donc pour prendre des nouvelles du génial artiste que nous avons voulu à nous rendre à Meudon.

Nous étions un peu désorienté à la sortie de la gare. L'excursion de Meudon, même quand elle a la gravité



RODIN
(Phot. Henri Manuel.)

d'un pèlerinage artistique, que au musée Rodin, demande du soleil, de la gaieté, et nous allions dans un jour froid, sous la menace d'un ciel chargé de mauvais temps.

— La villa des Brillants ? Il faut que vous descendiez. Vous laissez le viaduc à votre gauche, pour passer sous le petit pont qui se trouvera devant vous. Vous monterez jusqu'au deuxième pont ; vous grimpez le petit escalier, un sentier vous conduira jusqu'à la villa. Vous pourriez prendre

l'allée principale, mais vous arriverez plus sûrement par le sentier.

Nous fûmes, par la suite, récompensé d'avoir choisi la voie la plus modeste. La venelle chemine dans un paysage d'hiver coupé de pauvres lopins où subsiste la dernière neige, longe un champ jonché de socles, de fûts de colonnes et de blocs qui semblent attendre le ciseau et le maillet, mais elle finit brusquement devant une grille modeste où ne sonne pas l'important.

Nous parlâmes avec un intendant qui vitupéra la hardiesse des journalistes.

— Vous venez voir si M. Rodin est mort, n'est-ce pas ? C'est un bruit que l'on fait courir, mais je vous souhaite de vous porter aussi gaillardement que lui. Je veux bien vous introduire, mais vous abrégerez votre visite. Il n'y a de feu que dans la chambre où Mme Rodin est alitée. Je ne veux pas qu'il prenne froid. Surtout ne le faites pas sortir.

— C'est promis.

Dans la salle à manger nous n'attendons que juste ce qu'il faut pour jeter un coup d'œil sur une marine de Claude Monet, et sur un buste que protège une vitrine légère.

Vêtu d'une ample robe de chambre, coiffé de son bérêt de velours noir, Rodin, avec sa barbe blanche, a les soixante-dix-sept ans d'un homme qui veut vivre un siècle.

— La vérité, nous dit-il, c'est que je ne travaille plus guère depuis trois mois. Le bruit que l'on a fait autour de moi m'a fatigué.

L'intendant affable, à qui nous devons d'être là, complète la pensée du maître.

— On dirait que la guerre ne suffit pas aux journalistes. Il leur faut d'autres histoires pour distraire le public. Un reporter américain, qui n'a pu pénétrer jusqu'ici, a inventé une interview de deux colonnes.

— C'est la rançon du génie. Mais je vous assure que nous ne tirerons rien de notre imagination à la suite de cet entretien que nous ne voulons pas prolonger...

Le maître sourit :

— Rassurez donc les personnes qui veulent bien s'intéresser à ma santé. Elle est encore solide malgré tout.

— Et nous nous en félicitons. Comptez-vous passer ici la mauvaise saison ?

— Oui, exceptionnellement. Nous avons cependant souffert de la crise du charbon et il est assez difficile de s'en faire livrer sur cette hauteur. Des amis voudraient me voir dans le Midi, mais je n'ai plus le goût des longs déplacements. Mme Rodin est, au reste, assez souffrante pour que j'hésite à lui infliger un voyage pénible.

Nous prenons congé du maître en lui renouvelant le témoignage de notre admiration. Il secoue lentement sa tête blanche découverte et fait un geste de dénégation.

— Il ne faut admirer que ceux qui travaillent. Je me repose. Je suis consigné à la chambre par le froid, que je redoute un peu.

Roger VALBELLE.

Il n'y a pas eu d'attentat contre le train du roi d'Espagne

MADRID, 30 janvier. — Officiel. — Les consignataires de l'expédition de plomb provenant de Puente Genil ont réclamé deux lingots manquants qui se trouvent être ceux trouvés sur la voie. Tout porte donc à croire qu'il s'agissait simplement d'un vol.

EVIAN Goutteux CACHAT
Rhumatisants
Eau de Régime par excellence

DERNIÈRE HEURE

Heureux raid des troupes anglaises à l'est de Souchez

(Communiqué britannique du 30 janvier)

Nous avons exécuté avec succès la nuit dernière un coup de main sur le front de la Somme, dans la région de la butte de Warlancourt. Des grenades ont été lancées dans de nombreux abris. Une mitrailleuse a été détruite, dix-sept prisonniers sont restés entre nos mains.

Un de nos détachements a également pénétré au début de la nuit dernière dans les lignes allemandes, à l'est de Souchez, et y a occasionné d'importants dégâts. L'artillerie ennemie a montré une grande activité cet après-midi vers Lesbœufs. Nous avons bombardé les positions allemandes en face de Richebourg-l'Avoué, à l'est d'Armentières et d'Ypres.

Nos aviateurs ont effectué avec succès des opérations de bombardement dans la nuit du 28 au 29, et dans la journée d'hier. Au cours de combats aériens, trois appareils allemands ont été détruits hier et trois autres contraints d'atterrir avec des avaries.

LE COMMUNIQUÉ RUSSE

PETROGRAD, 30 janvier. — (Communiqué du grand état-major) :

FRONT OCCIDENTAL. — Fusillade et patrouilles d'éclaireurs.

FRONT ROUMAIN. — En correction du chiffre indiqué dans notre communiqué du 29 janvier, nos troupes ont fait prisonniers, dans la bataille du 27 janvier, au nord-est de Jacobeni, 32 officiers et 4.126 soldats. Elles ont capturé 12 mitrailleuses, ainsi que 4 lance-bombes.

FRONT DU CAUCASE. — Aucun changement.

LE COMMUNIQUÉ ITALIEN

ROME, 30 janvier. — Commandement suprême. — Sur le front du Trentin, les habituelles actions d'artillerie.

Sur le front de la Giulie, l'ennemi a essayé de petits coups de main contre nos lignes dans la zone au sud-est de Gorizia et sur le Carso. Après de brèves mais vives actions, il a été partout repoussé. Il a laissé entre nos mains quelques prisonniers.

LA MORT D'UN « AS »

L'adjudant pilote Pierre Violet — un « as » — a été tué, au cours d'un combat aérien, le 27 décembre dernier, sur le front de Verdun, où il se distinguait depuis plusieurs mois. Il était titulaire de la médaille militaire, et de la croix de guerre avec cinq palmes et une étoile.

Quelques jours avant sa mort, il avait été de nouveau cité à l'ordre de l'armée et proposé pour la croix de chevalier de la Légion d'honneur avec le motif suivant :

Pilote de chasse hors pair. A livré plus de vingt combats, poussés jusqu'au corps-à-corps. Le 15 décembre 1916, a pris sous le feu de sa mitrailleuse, à très faible altitude, deux rassemblements ennemis, y jetant le désordre, puis a attaqué, avec des fusées, une batterie en action, y provoquant un incendie, suivi d'une explosion. Deux jours après a attaqué trois avions ennemis, est rentré au terrain avec son réservoir atteint d'une balle. Son appareil ayant pris feu à l'atterrissage, n'a dû qu'à son adresse et à son sang-froid d'avoir la vie sauve.

Un message de l'Espagne aux Alliés

MADRID, 30 janvier. — Ce soir partira pour Paris la commission chargée de remettre au président de la République et au président du Conseil un message de sympathie, qu'accompagnent plus de 60.000 signatures espagnoles. Les députés MM. Llorente, Santa Cruz, Domingo, Echevarrieta, Ayuso quitteront Madrid ce soir. Ils retrouveront à Paris leurs collègues MM. Lerroux et Nouguez, qui font également partie de la commission. Le message est ainsi conçu :

« Les démocraties militantes espagnoles à la veille du suprême effort que la nation française et ses vaillants alliés se proposent de faire pour renverser le militarisme prussien, saluent les héroïques combattants qui unissent leurs sacrifices pour la belle cause de la justice et de la liberté des peuples, aussi bien ceux qui luttent sur les champs de bataille que ceux qui, dans la vie civile, organisent et soutiennent la défense nationale, et font des vœux ardents pour le prompt achèvement de la guerre par le triomphe définitif de la civilisation. »

Le paquebot « Amiral-Magon » torpillé en Méditerranée

Il transportait environ 900 hommes de troupes 809 d'entre eux ont été sauvés

Le ministre de la Marine nous a communiqué hier soir la note suivante :

Le bâtiment de la Compagnie des Chargeurs Réunis, Amiral-Magon, qui transportait neuf cents hommes de troupe environ à Salonique et était escorté par le contre-torpilleur Arc, a été torpillé le 25 janvier par un sous-marin ennemi. Le périscope n'a été aperçu qu'au moment où la torpille venait d'être lancée.

L'Amiral-Magon a coulé en dix minutes. Huit cent neuf hommes ont été sauvés par le contre-torpilleur d'escorte et par le contre-torpilleur Bombardier qui, patrouillant dans les environs, a rallié en grande vitesse, ainsi que sept chalutiers.

Le commandant et l'équipage de l'Amiral-Magon, ainsi que les troupes passagères ont eu une très belle attitude.

L'état-major et l'équipage de l'Arc ont fait preuve du plus grand dévouement, les hommes se jetant fréquemment à la mer, malgré le mauvais temps, pour rapprocher du torpilleur les soldats et les hisser à bord.

La plupart des victimes ont été tuées sur le coup par l'explosion.

Les renseignements relatifs à l'équipage du navire seront fournis directement par le sous-secrétaire de la Marine marchande, 120 bis, boulevard Montparnasse, à Paris.

En ce qui concerne les militaires de l'armée de terre embarqués sur ce navire, les familles intéressées seront prévenues d'office et sans demande de leur part par les dépôts auxquels ces militaires ont été rattachés.

En outre, tous renseignements utiles pourront être demandés à la Section des renseignements aux familles, Ecole supérieure de Guerre, avenue de La Motte-Piquet, porte 43-E, à Paris.]

La tactique et le camouflage du nouveau « Moewe »

COPENHAGUE, 29 janvier. — L'Eksirabladet rapporte que 26 matelots suédois, norvégiens et américains de l'équipage du vapeur Yarrowdale sont arrivés à Copenhague après un internement d'un mois à Neustrelitz.

Ils décrivent le nouveau Moewe comme un croiseur de 12.000 tonnes, merveilleusement camouflé. Il est, disent-ils, impossible de rien découvrir d'extraordinaire jusqu'au moment où les plaques latérales s'abaissent et dévoilent les canons.

Souvent, le corsaire navigue voiles dehors, tout comme les autres navires.

Sur le pont, l'armement du corsaire consiste en quatre grands canons, deux petits et quatre tubes lance-torpilles. Le navire, flambant neuf, porte le nom de Moewa. Il transporte des munitions et des provisions suffisantes pour deux mois encore.

Le corsaire fait fréquemment semblant d'être en détresse et essaie de passer derrière les navires pour se rendre compte s'ils sont armés. Dans ce cas, le masque tombe aussitôt et le corsaire ouvre le feu.

Le Yarrowdale est parvenu en Allemagne en passant au nord des îles Féroé, le long de la côte norvégienne jusqu'à Sjaw ; puis par le Cattégat et le Sund jusqu'à Swinemünde.

UN STEAMER ANGLAIS COULÉ PAR LE CORSAIRE ALLEMAND DE L'ATLANTIQUE

LONDRES, 30 janvier. — Le Lloyd annonce que le steamer anglais Cumbrian a été coulé par le corsaire allemand qui opère dans l'Atlantique.

L'armement des navires marchands

NEW-YORK, 30 janvier. — On mande de Washington à l'Evening Sun :

Le département d'Etat aurait l'intention de donner aux autorités des ports américains de nouvelles instructions en ce qui concerne les navires marchands armés.

Ceux-ci auraient désormais le droit de porter des canons d'un calibre plus fort que celui qui était jusqu'à présent autorisé. Les navires marchands, sans risquer de perdre leurs droits habituels, pourraient monter ces canons à l'avant aussi bien qu'à l'arrière.

LA DISETTE EN ALLEMAGNE

Il n'y aura plus rien au printemps prochain

AMSTERDAM, 30 janvier. — Selon le Vorwaerts, von Batocki, contrôleur de l'approvisionnement, a déclaré, dans un discours qu'il a fait devant la Ligue pour l'avancement de l'industrie nationale, que le manque de vivres se ferait fortement sentir au printemps prochain. Les pommes de terre seraient particulièrement rares. Les stocks trouvés en Roumanie ne pourront que graduellement améliorer la situation, par suite des difficultés de transport. Von Batocki en conclut que son système de distribution de vivres est absolument nécessaire.

La Gazette de Voss dit qu'aucune pomme de terre n'arrivera à Hambourg cette semaine par suite de la forte gelée. La vente cessera aussitôt que les stocks des détaillants seront épuisés. La population devra vivre de choux-raves, à l'exception des hommes qui sont employés à de durs travaux, mais les rations de farine, de pain et de viande seront légèrement augmentées.

L'Allemagne veut créer un royaume de Lithuanie

ZURICH, 30 janvier. — Les journaux autrichiens rapportent qu'à la dernière entrevue de M. Zimmermann avec le comte Czernin, les mesures suivantes ont été arrêtées :

Proclamation, en février prochain, du royaume de Lithuanie ;

Constitution d'un Conseil d'Etat lithuanien ;

Organisation d'une armée lithuanienne.

Le consentement du gouvernement de la double monarchie avait dû être requis pour la mise à exécution de ces décisions, du fait que les troupes austro-hongroises avaient participé en commun à la conquête de la Lithuanie. (Radio.)

LES LORDS EN JAQUETTE

Le roi George suspend pour la durée de la guerre un cérémonial centenaire

LONDRES, 30 janvier. — Les pairs et des paires d'Angleterre assisteront, mercredi prochain, à l'ouverture du Parlement par le roi George sans revêtir, pour cette fois, leur costume de cérémonie. Il n'y a rien de décidé spécialement pour la tenue des hommes, qui porteront la jaquette ou la redingote. Les dames seront en toilette du matin, avec chapeau.

Cet abandon momentané d'un cérémonial plusieurs fois centenaire est dû, dit-on, à l'initiative du roi George, le moins formaliste des souverains et qui veut, durant la guerre, donner en tout l'exemple de la simplicité.

M. Whitehead, le superintendant de la Chambre des lords, n'est cependant pas sans quelque appréhension quant à l'effet qui se produira lorsque Sa Majesté, ayant prononcé la parole consacrée : « Milords, couvrez-vous », les nobles lords, au lieu de coiffer la couronne d'or, enfonceront simplement sur leurs têtes de modestes hauts-de-forme. A part la suppression du costume d'apparat, rien ne sera changé au protocole traditionnel. — (Radio.)

Un agent blessé au cours d'une bagarre

Hier soir, vers 6 heures, des conscripts, accompagnés d'autres jeunes gens, parcouraient le boulevard Barbès et molestaient les passants. Les gardiens de la paix François Vilfeu et Marcel Bernau du dix-huitième arrondissement, sont intervenus pour réprimer le scandale. Une bagarre s'en est suivie au cours de laquelle l'agent Bernau a été frappé d'un coup de couteau au bras droit. Il a dû être admis à l'hôpital Lariboisière.

Avec l'aide d'un renfort d'agents, trois individus ont pu être mis à la disposition de M. Lefis, commissaire de police. Parmi les individus arrêtés se trouve celui qui a frappé l'agent Bernau ; c'est un nommé Lucien Cordier, dix-huit ans, demeurant 8, passage Championnet.

Toujours le commerce avec l'ennemi

M. Darrau, commissaire aux délégations judiciaires, a arrêté, hier soir, une femme, Madeleine Sobieski, âgée de trente ans, demeurant à Saint-Maurice, inculpée de commerce avec l'ennemi.

Avant la guerre, elle était employée chez un Allemand, nommé Edmond Hortels, fabricant de perles artificielles, lequel transféra sa fabrique à Barcelone (Espagne). La femme Sobieski continua la fabrication et envoyait les perles à Barcelone, d'où elles étaient expédiées en Suisse. Elle a été envoyée au Dépôt.

Ayuntamiento de Madrid

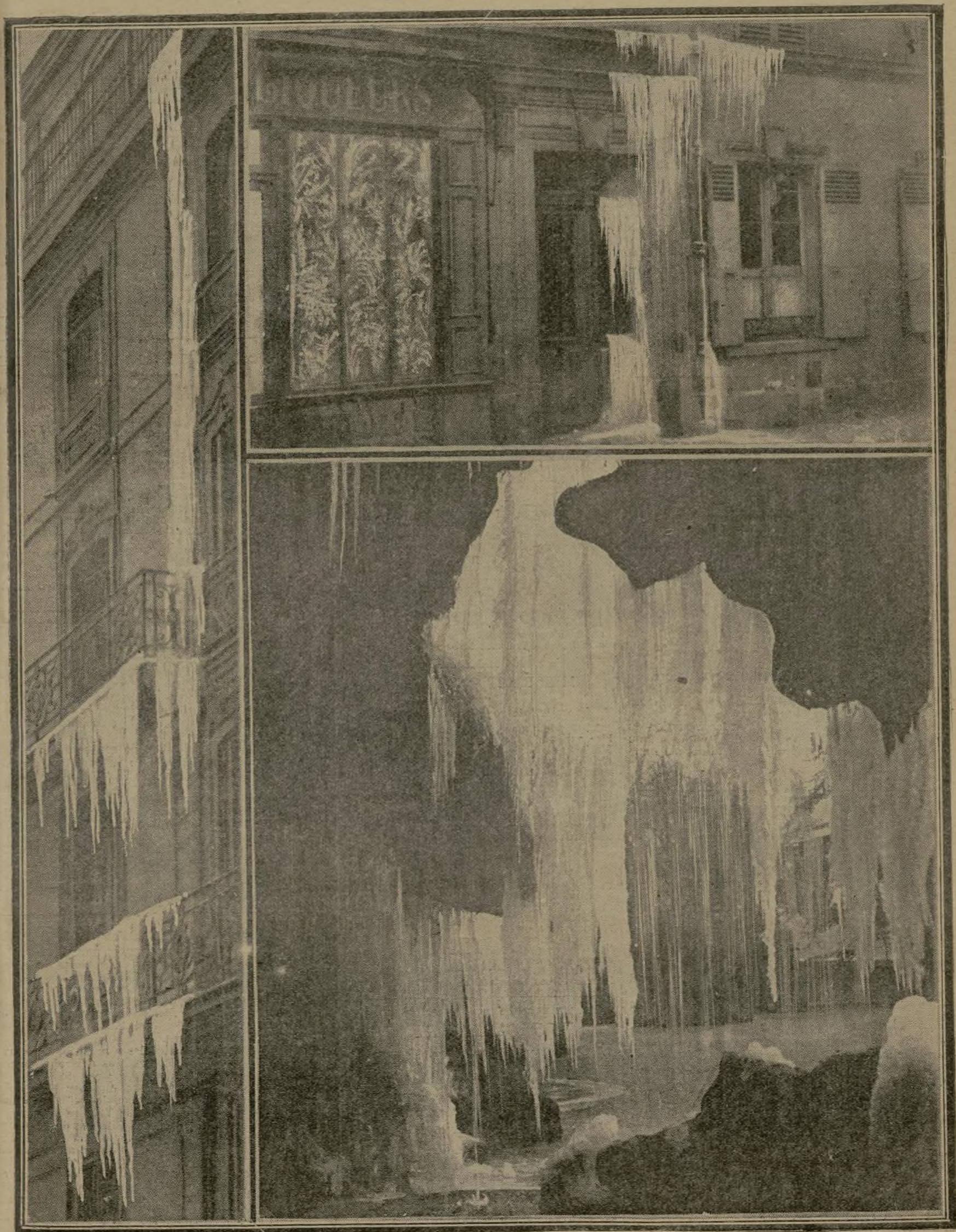
PARMI LES DERNIERS RAPATRIÉS IL Y A UNE CENTENAIRE



Parmi les derniers rapatriés arrivés à Evian se trouvent de nombreux enfants, des petits « quinquins » comme on dit dans le Nord, et des femmes dont plusieurs très âgées. L'une d'elles, que l'on voit ici poussée dans sa voiture par son petit-fils, est paralysée. Une autre, M^{me} veuve Tinturier, est entrée dans sa centième année depuis un mois. Née à Biaches et s'étant fixée à Péronne dès son mariage, elle n'avait pas quitté cette ville depuis. La voici disant son chapelet.

Ayuntamiento de Madrid

LE FROID ORNE PARIS DE STALACTITES PITTORESQUES



Dans le Centre, l'Est et le Nord, la température reste basse et l'on prévoit qu'elle sera rigoureuse aujourd'hui. Dans la journée d'hier le thermomètre a marqué 10° au-dessous de zéro à Paris. Beaucoup de conduites étant gelées, l'eau s'écoulant le long des maisons décore celles-ci pittoresquement de longues stalactites : 1^o Une façade couverte de glace rue de Miromesnil ; 2^o La devanture d'un liquoriste, rue de la Véga ; 3^o La cascade du Bois de Boulogne vue de la Grotte.

Ayuntamiento de Madrid

LA REVISION DES EXEMPTÉS ET RÉFORMÉS

78 AMENDEMENTS SONT DÉPOSÉS

La discussion du projet de loi relatif à la nouvelle révision des exemptés et des réformés n° 2 s'ouvre aujourd'hui devant la Chambre.

Soixante-dix-huit amendements sont déposés. Signalons parmi les derniers un amendement, signé d'un certain nombre de députés socialistes, et ainsi conçu :

Dans le délai d'un mois à dater de la promulgation de la présente loi, tous les militaires de la gendarmerie (musique, régiment et escadron de garde républicaine, légions régionales de gendarmerie, prévôtés aux armées) et du régiment des sapeurs-pompiers de Paris, appartenant à l'armée active à la réserve de l'armée active et à l'armée territoriale (classes 1903 à 1917) devront être versés dans les unités combattantes. Ils seront remplacés, homme pour homme, par des hommes appartenant à la réserve de l'armée territoriale en commençant par ceux des plus vieilles classes.

MM. Deguise, Pierre Mélin et François Lefebvre (Nord), opposent de leur côté, au texte de la Commission, le contre-projet suivant :

Aucune nouvelle visite des exemptés ou réformés, autre que celle prévue par la loi du 17 août 1915, ne pourra avoir lieu, ni aucun nouvel appel, dans les conditions du recrutement actuel et de la situation militaire présente.

Ce contre-projet constitue, en quelque sorte, la question préalable.

AU SÉNAT

La protection des titres perdus ou volés

Le Sénat s'est occupé, hier, des titres perdus ou volés. Il avait, en effet, à se prononcer sur un projet gouvernemental autorisant la publication au *Bulletin officiel* des titres de rente adirés.

Sans méconnaître l'efficacité de cette mesure, M. Chastenet, rapporteur, exprime la crainte qu'elle ne soit pas suffisante. Il reste, en effet, les valeurs étrangères à propos desquelles on ne peut légiférer qu'après une entente internationale. Une commission délibère sur cette question depuis des mois.

M. Etienne Flandin affirme qu'elle avait préparé des textes au sujet desquels on négociera avec les autres Etats dès que la question de la rente sera réglée.

Après avoir indiqué qu'il vient de se faire un certain rapatriement de titres qui étaient en Suisse et que l'ennemi n'a pas, jusqu'ici, annoncé l'intention de mettre la main sur les titres qui sont dans les pays occupés par lui, M. Ribot, ministre des Finances, précise la portée du projet.

Ce dernier voté, le Sénat aborda la discussion du projet de loi relatif à l'organisation du crédit au petit et au moyen commerce, à la petite et moyenne industrie.

Il continuera jeudi.

L'impôt sur le revenu ne saurait être payé deux fois

UNE LETTRE DE M. RAOUL PERET AU MINISTRE DES FINANCES

Au nom de la commission du budget, M. Raoul Péret vient de protester, par lettre au ministre des Finances, contre l'interprétation faite par l'administration de l'article 10 de la loi des finances du 15 juillet 1914 au sujet de l'application de l'impôt général sur le revenu.

Cet article 10 dit que le revenu net sur lequel doit être calculé l'impôt général sur le revenu est déterminé sous déduction notamment, « des autres impôts directs acquittés » par le contribuable.

Or, l'administration prétend, au moment de la seconde année d'application, ne pas déduire du revenu, au même titre que les autres impôts directs acquittés, l'impôt général sur le revenu acquitté en 1916.

M. Raoul Péret s'attache à démontrer, par une discussion très serrée, que le montant de l'impôt sur le revenu déjà payé « doit entrer en déduction pour la détermination du revenu imposable de l'année suivante ». Il demande au ministre des Finances, « tant pour éviter des divergences d'appréciation que pour réduire le nombre des recours contentieux, de bien vouloir examiner et lui faire connaître s'il ne conviendrait pas de préciser la portée de l'article 10 par voie soit de déclaration, soit de disposition rectificative ».

Le rapporteur général conclut ainsi :

« Je crois, à cette occasion, devoir attirer votre attention sur l'impression que ne manquerait pas de produire dans le pays, disposé à consentir tous les sacrifices nécessaires pour faire face aux charges de la guerre, mais avant tout soucieux d'équité fiscale, la reprise par le fisc, pour une nouvelle taxation, de la partie du revenu correspondant au montant d'une première imposition. »

TRIBUNAUX

La femme peut receler son mari déserteur

Telle est, en somme, la jurisprudence adoptée, hier, par la chambre des appels correctionnels.

Mme Véryken avait été condamnée en première instance — en l'espèce la huitième chambre correctionnelle — à six mois de prison, ayant reçu, au domicile conjugal, son mari déserteur pour la troisième fois.

Sur appel, la Cour, après avoir entendu M. Maurice Garçon, qui a soutenu qu'il n'y avait pas légalement recel de déserteur, a déclaré :

« Considérant que si Mme Véryken ne méconnaît pas que son mari est rentré au domicile conjugal alors qu'il venait de quitter son corps sans autorisation au mois de juillet 1916, l'information n'a établi à sa charge aucun fait positif impliquant qu'elle avait provoqué ou favorisé la désertion de son mari ou qu'elle l'a recélé ;

« Qu'en effet, aucun texte de loi ne lui permettait d'empêcher son mari de rentrer chez lui et d'y séjourner ;

« Qu'on ne saurait lui reprocher d'avoir continué à habiter le domicile conjugal après le retour de son mari, puisque c'était pour elle une obligation légale ;

« Qu'enfin il serait excessif de faire un grief à Mme Véryken de ce qu'elle s'est abstenue de dénoncer son mari — ce qui, pourtant, dans les circonstances actuelles, pouvait être considéré comme un devoir civique incontestable — mais ce qui impliquerait chez une femme ayant de l'affection pour son mari un sacrifice au-dessus de ses forces. »

Et la Cour, infirmant le jugement de première instance, a relaxé Mme Véryken des fins de la poursuite sans dépens.

La femme ne peut receler le père de son enfant

Le soldat Gougny, déserteur d'un régiment d'infanterie en garnison à Belfort, en décembre 1913, était arrêté en décembre dernier, chez sa compagne, la femme Desmarest, 35, passage Doudeauville, à Paris. Tous deux comparaissent devant le conseil de guerre, la femme Desmarest sous l'inculpation de recel de déserteur.

Pour sa défense, Gougny expliqua que sa compagne lui ayant donné un fils au moment de la déclaration de guerre, il était demeuré auprès d'elle pour la soigner, puis pour aider à vivre la mère et l'enfant. La femme Desmarest se borna à déclarer qu'elle n'avait pas eu le triste courage de dénoncer à la police le père de son enfant.

Malgré une émouvante plaidoirie de M. Edmond Bloch, arguant que l'allocation accordée aux épouses ainsi qu'aux compagnes des mobilisés fait que, à l'heure actuelle, toutes deux doivent être égales aux yeux des juges, le conseil a condamné Gougny à cinq années d'emprisonnement et sa compagne à un an de la même peine avec le bénéfice du sursis et 100 fr. d'amende.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

Premier interrogatoire du banquier Siméoni

M. Pradet-Balade, juge d'instruction, a fait subir, hier après-midi, le premier interrogatoire au banquier Siméoni, dit « de Pierres », directeur du « Comptoir des Valeurs Industrielles », en présence de son défenseur, M. Paul Gaye. Le banquier a discuté toutes les charges relevées contre lui. Il a déclaré qu'il s'expliquerait longuement lors de ses prochains interrogatoires.

Le magistrat instructeur entendra aujourd'hui, croyons-nous, le prince de Broglie-Revel, administrateur-délégué de la banque fondée par Siméoni.

Au conseil de l'Ordre

Au début de la séance du Conseil de l'Ordre des avocats qui avait lieu hier, le bâtonnier Henri-Robert a introduit, dans la salle des délibérations, M. Lalle, avocat à la Cour de Paris, ancien membre du Conseil de l'Ordre, retenu à Péronne depuis août 1914 et récemment rapatrié.

Le bâtonnier lui a exprimé la profonde satisfaction de ses confrères à le revoir après de longues et dures épreuves.

M. Lalle, très ému a répondu en assurant le bâtonnier et ses confrères de sa vive reconnaissance.

FAITS DIVERS

Tamponnement de tramways. — A 9 heures, hier matin, un tramway de la ligne « Châtelet-Villejuif » a tamponné, place du Châtelet, le tramway 384 « Hôtel de Ville-Passy ».

La conductrice du premier véhicule, Mme Marie Servoir, et deux voyageurs ont été grièvement blessés par des éclats de verre.

La circulation a été interrompue pendant une demi-heure.

Un cheval dans une boutique. — Dans la matinée d'hier, vers 10 heures, un cheval, entraîné par son charriage, est allé s'abattre dans une boutique située 36, rue Notre-Dame-de-Lorette.

En voulant dégager l'animal, le gardien de la paix Jean Ducret a été blessé au sommet de la tête et a dû interrompre son service.

Un suicide au Métro. — Hier matin, à 10 heures, à la station métropolitaine « Anvers », une femme, dont l'identité n'a pu être établie, s'est jetée sous une rame arrivant en gare. La malheureuse a eu la tête complètement sectionnée.

LE FROID

Le gel imminent de la Seine inquiète le service de la navigation.

Hier, dans l'après-midi, quelques flocons d'une neige timide sont tombés dans la région parisienne.

Cette neige pouvait faire espérer un adoucissement dans la température. Il n'en est rien, et les prévisions du Bureau central météorologique ne sont pas faites pour nous rassurer.

M. Angot nous a, en effet, déclaré que d'ici quelques jours une hausse du thermomètre demeure improbable. La température se maintiendra sans doute sur la moyenne de 10° que nous subissons.

La Seine chargée des glaçons de plus en plus nombreux, qui contrarient sérieusement la navigation,

Malgré le froid aigu, les passants stationnaient, hier, sur le pont Saint-Michel et le quai des Orfèvres devant ce spectacle exceptionnel d'un bras de la Seine congelé.

Une soudure des glaçons qui s'accrochent sur rives est à redouter sur le grand bras, et si la température persiste, le gel du fleuve devient probable.

Au ministère des Travaux publics, on nous a déclaré que toutes les précautions étaient prises en vue d'obvier au défaut de transport par eau. Un matériel roulant plus nombreux assurera le ravitaillement de Paris.

L'explosion de Massy-Palaiseau

Un nouveau cadavre a été découvert : c'est celui d'un travailleur algérien.

A l'endroit où s'est produite la troisième explosion, un entonnoir de plus de 15 mètres de profondeur sur 25 de diamètre a été creusé.

Il résulte des témoignages recueillis par M. Grivel, procureur de la République de Corbeil, que l'accident ne saurait être attribué à la malveillance. C'est un chef d'équipe qui est l'auteur involontaire de l'accident. En glissant sur l'un des rails de l'usine, son sabot heurta le métal ; une étincelle jaillit et enflamma les poussières chargées d'acide picrique. Si les robinets et la conduite d'eau n'avaient pas été gelés, on eût réussi, à l'aide de quelques seaux d'eau, à éviter le désastre.

L'autorité militaire a fait évacuer quelques hôpitaux établis dans la région. M. Autrand, préfet de Seine-et-Oise, a fait remettre 500 francs à la famille de M. Bonamy, l'ouvrier horticulteur qui fut la première victime.

Une ligue contre la calomnie

Une ligue, unique en son genre — car elle n'a rien d'analogue dans aucun pays — a été fondée à Paris. Son but principal consiste à combattre la calomnie sous toutes ses formes et à faire modifier les lois en ce sens afin d'exiler la calomnie de la vie publique et privée. Le siège social de la Société est à Paris, rue Jacob, 45.

Voici la constitution de son comité :

Présidents d'honneur : M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, et le général Florentin, grand-chancelier de la Légion d'honneur.

Comité de direction : président, le général Dubois ; délégué général, M. Jean Finot ; trésorier, le docteur Maréchal ; membres : MM. Paul Appell, Charles Benoist, Henri Bergson, Ferdinand Buisson, Buisson-Billaud, Jean Cruppi, Stéphane Dervillé, Camille Flammarion, Justin Godart, Henry Hébrard de Villeneuve, Jean Hennessy, Henri-Robert, Mgr Herscher, J.-A. Jacobson, Henri Joly, Mgr Lucien Leclercq, Georges Lecomte, etc.

Les munitions du Trésor

Plus nous approchons de la phase décisive de la lutte, plus nous devons intensifier nos efforts pour en hâter la conclusion. L'action de nos armées sera d'autant plus promptement que nous leur aurons fourni en abondance le matériel utile, propre à les secourir dans leur glorieuse tâche et à leur épargner d'inutiles sacrifices.

Notre devoir est de les « munitionner » avec un zèle patriotique toujours plus agissant, en mettant en œuvre toutes nos ressources, toutes les économies dont nous pouvons disposer par l'achat de Bons de la Défense nationale qui sont « les précieux auxiliaires de notre Trésorerie ».

Les Bons à six mois et à un an donnent un intérêt de 5 % net d'impôt et payable d'avance ; l'intérêt des Bons à trois mois, payable aussi d'avance et également net d'impôt, est de 4 %.

En achetant ces Bons, il n'y a donc à payer que 97 fr. 50 pour un Bon remboursable à 100 francs dans six mois et 95 francs pour un Bon remboursable à 100 francs dans un an.

Les coupures de ces Bons sont de 100 francs, 500 francs, 1.000 francs et au-dessus.

Pour la petite épargne, il en existe de 5 francs et de 20 francs.

A tout moment, le porteur a la possibilité de retrouver l'argent liquide qui peut lui être utile en s'adressant à la Banque de France qui, suivant le nombre de jours que les Bons ont à courir jusqu'à leur échéance, les escompte ou bien consent des avances contre leur dépôt.

SITUATIONS Brochure envoyée franco.

PIGIER, Boulevard Poissonnière, 19

Ayuntamiento de Madrid

LES CONTES D'EXCELSIOR

JUSTICE

Avant de partir pour le front, le gentil Polvet, du 3^e chasseurs alpins, n'avait jamais eu le loisir de songer aux autres, ni petits, ni grands ! (A dix-huit ans, on se jette sur la vie comme un chien affamé sur du pain, sans se soucier d'autre chose que de son appétit.) Mais depuis qu'il était, sur le champ de bataille glacé, resté trente heures d'agonie, sans pouvoir même tourner la tête vers son copain, son plus cher copain qui passait, à ses côtés, de l'état d'homme à celui de chair froide... Polvet avait sauté d'un bond le pont qu'on met d'ordinaire cinquante ans à franchir... Certes ses cheveux n'avaient pas blanchi, son visage était toujours aussi lisse... Cependant il était autre... Il avait touché prématurément le fond de l'angoisse et de la douleur : son avide et égoïste jeunesse ne s'interposait plus entre lui et le monde...

Dès lors, tandis qu'il guérissait lentement, tandis que le mal s'éloignait de son propre corps, il découvrit la souffrance humaine... Ce fut à ce moment qu'il fit connaissance du petit Jeannot.

L'hôpital dans lequel on soignait Polvet était un dispensaire pour enfants malades... Depuis la guerre, le principal corps de bâtiment (contenant la salle d'opérations et ses dépendances) avait été transformé en hôpital auxiliaire. Seul, un pavillon situé au bout du jardin était encore consacré aux enfants... une trentaine en tout.

L'entrée du pavillon était interdite aux soldats... Ils distribuaient aux mioches des friandises dangereuses, les excitaient, apportaient avec leurs pansements des germes d'infection ; mais, pour Polvet, la consigne s'était levée... Le major, un bon papa, un gros brave homme, avait dit en regardant l'adolescent et son air de jeune dieu mélancolique :

— Ce gamin-là en a trop vu, il a besoin de sortir de lui-même. S'il aime les gosses qu'il aille faire joujou... Ce n'est pas une autorisation que je lui octroie, c'est une cure que je lui ordonne.

Et Polvet, chaque jour, péinant sur ses cannes, s'amenait dans le royaume des têtes blondes.

Il entra, jetait un coup d'œil amical sur les frimousses pâles embusquées dans les oreillers, taquinait un peu sœur Marie et sœur Marthe aux cornettes volantes et, s'asseyant avec les convalescents dans la loggia ensoleillée, redevenait lui-même un petit enfant... Les vagues battaient la grève, le soleil mettait de l'or sur les murs clairs, des bouches pures sortaient des paroles fraîches comme des verres d'eau. Polvet oubliait... Polvet tapait du tambour ou contait des histoires... Polvet était heureux.

Autrefois il se serait contenté de cette part-là ; maintenant, quelque chose troublait son repos, le tirait en arrière... Il se levait et s'en allait par les rangées d'alcôves blanches, le long des galeries où l'on toussait rauque, où les fronts bombés se trempaient des sueurs de la fièvre. Et le premier lit devant lequel il s'arrêtait était toujours celui de Jeannot aux yeux bleus.

Jeannot... Il avait sept ans et parlait ainsi qu'un homme. Il était faible comme un oiseau, et portait une âme héroïque. Son père avait été tué à la guerre... Il voulait être tué à la guerre... Quand Polvet se penchait sur lui, il touchait l'uniforme avec ces doigts caressants dont les aveugles parcourent une figure aimée, puis, secouant la tête, il gémissait :

— Je ne pourrai jamais être soldat... moi !... Polvet répondait très vite... trop vite :

— Et pourquoi donc ?... Alors un silence tombait, amer comme une injuste condamnation... Un silence dans lequel on sentait la mort...

Polvet avait voulu à toute force rompre ce silence-là :

— Dans le grand bâtiment, disait-il (et Jeannot finissait par le croire), il y a une salle d'opérations où l'on t'aurait guéri très vite. Si tu es encore ici, c'est que tu as donné ta place aux soldats... Donc, Jeannot, tu es un soldat toi-même !...

Il jetait la consolation, d'instinct, mais quand

sœur Marie lui eut appris un jour qu'il ne se trompait pas, que le pauvre, atteint de tuberculose osseuse, aurait pu être sauvé par une intervention pratiquée à temps, quelque chose de lourd tomba sur lui, le poursuivit comme un remords... l'écrasa.

D'abord, il avait protesté :

— Mais si notre salle d'opérations est réservée aux blessés, ne pouvait-on le transporter ailleurs... à l'hôpital ?

La sœur avait secoué la tête avec un sourire désabusé.

C'était la mère elle-même qui avait refusé de faire le nécessaire... Paresse ou bêtise... L'enfant était soigné là, elle le trouvait bien... L'hôpital était si loin, c'était si compliqué d'y entrer... Elle n'avait pas de temps à perdre... Et combien de parents raisonnent comme elle !...

Polvet avait, cette fois, baissé la tête... Ainsi, le fil fragile de cette vie n'avait été rompu que pour en consolider d'autres... Le sien peut-être...

Le jour où Jeannot mourut fut pour Polvet un triste jour... Une femme en jupe noire pleurait dans l'alcôve... Les yeux bleus, toujours grands ouverts, comme pour laisser entrer jusqu'à l'âme toute la vie du monde, se fanaient. Cependant l'enfant se raccrochait au consolateur, ainsi que l'oiseau à la branche... à la seule branche où il pût s'agripper dans la tempête.

— J'ai bien mal... Mais je suis un soldat... N'est-ce pas, Polvet?... Les soldats ont toujours mal... Et je suis un soldat ?...

Polvet lui affirma qu'en effet il était un soldat... Un soldat comme lui, Polvet... Et il serra la menotte suppliante jusqu'à ce qu'elle devint froide.

Il ne mentait pas, il n'avait certes pas, agonisant sur le champ de bataille, accepté son sacrifice, d'un cœur plus noble que ce tout petit n'acceptait le sien. Mais lui, en avait été récompensé... Lui, portait deux rubans glorieux sur sa poitrine... Et puis, il vivait, il vivait... Et devant cette victime sans lauriers il courbait les épaules avec l'angoisse d'un créancier qui ne sait comment payer sa dette... Tout le soir, il en parla à ses camarades... toute la nuit, il en fut obsédé...

Mais le lendemain, quand la dépouille menue fut descendue dans la belle terre rouge sur laquelle les pieds légers eussent tant aimé à courir, tout d'un coup, ce qu'il devait faire lui jaillit de l'âme, s'imposa à lui à la façon d'une nécessité... C'était si simple... Il n'y avait pas pensé plus tôt et c'était si simple !... Vite... sur la croix de bois, au pied de laquelle se terminaient déjà les maigres fleurs de ce convoi de pauvre, il se pencha et, profondément, de son épais couteau de soldat, au-dessous des lettres noires qui indiquaient le nom de l'innocent, il grava :

« MORT POUR LA PATRIE ! »

Bruno RUBY.

Voici le moyen de vous procurer la santé dont vous avez besoin.

Ainsi que l'eau rend la vie à la fleur qui se fane, de même "Wincarnis" donne une nouvelle vie et une nouvelle vitalité au corps affaibli.

"Wincarnis" est le seul remède dont vous avez besoin si vous êtes faibles, anémiques, nerveux, affaiblis.

Parce que "Wincarnis" est un tonique, un fortifiant, un créateur de sang et une nourriture des nerfs — tout en un seul. Donc vous avez un quadruple bénéfice en prenant un verre de "Wincarnis" car il redonne à l'organisme une nouvelle force. Il crée en même temps une nouvelle vitalité, enrichit et redonne de la vigueur au sang, il redonne une nouvelle vigueur aux nerfs. C'est en raison de ce merveilleux quadruple effet que "Wincarnis" vous fait vite du bien. Et souvenez-vous que la nouvelle santé et la nouvelle vie que "Wincarnis" vous donne est durable. Ce n'est pas une simple étincelle de santé, ni un mieux temporaire, mais une réelle, délicate, vigoureuse santé, qui vous fait sentir qu'il fait bon de vivre. Mais "Wincarnis" seul vous donnera cette nouvelle santé et cette nouvelle vie. Aucun produit substitué, — aucun « tout aussi bon » ne peuvent faire ce que fait "Wincarnis". Ne soyez pas tentés de gâcher votre argent ou de risquer votre santé avec des imitations de "Wincarnis". Souvenez-vous que "Wincarnis" a une réputation de plus de 30 ans, et qu'il est recommandé par plus de 10.000 docteurs. Si vous êtes Faible, Anémique, Nerveux, Fatigué, ou si vous manquez de sommeil ou avez de pénibles digestions, ne souffrez pas inutilement, profitez de la nouvelle santé et de la nouvelle vie que vous offre "Wincarnis".

"Wincarnis" est surtout de grande valeur après la grippe.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Hier mardi : *Phèdre* et *le Mariage de Hoche*, le petit acte de M. Ad. Aderer, égayé, embelli par l'interprétation de Mmes Leconte et Huguette Duflos.

Cette fois encore la tragédie de Racine avait Mme Piérat comme protagoniste. Je dois au grand talent de la jeune comédienne, qui depuis longtemps m'inspire une affectueuse admiration, de préciser mes critiques sur son audacieuse tentative.

Mme Piérat exprime tous les sentiments que Racine a mis dans le cœur de la fille de Minos, elle en traduit la passion dévorante avec une ardeur aussi intense que sincère ; voilà la raison de l'action de la nouvelle *Phèdre* sur une grande partie des spectateurs. Mais elle n'exprime pas ces sentiments dans la forme que Racine leur a donnée ; voilà pourquoi son interprétation ne saurait satisfaire les véritables amateurs de la pure tragédie classique.

Telle une artiste ayant à draper sur son corps un large et lourd manteau dont les plis retomberont mollement avec une souplesse harmonieuse : n'y pouvant parvenir, elle fait tailler, recoudre et ajuster l'étoffe à sa taille ; la silhouette ainsi obtenue donne le change à quelques-uns ; hélas ! le rythme est rompu, la ligne détruite ; les connaisseurs ne s'y tromperont pas !

Emile MAS.

La première d'aujourd'hui. — Au Grand-Guignol, à 2 h. 30, première du spectacle que nous avons annoncé hier.

Ce soir

Opéra. — Jeudi, 7 h. 30, *le Cid*.
Comédie-Française. — 7 h. 45, *le Marquis de Priola*.
Opéra-Comique. — Jeudi, les Quatre Journées, *Paillasse*.
Odéon. — 7 h. 45, *les Deux Orphelins*.
Trionon-Lyrique. — 8 h., *les Mousquetaires au couvent*.
Antoine. — 8 h. 30, *le Crime de Sylvestre Bonnard*.
Bouffes-Parisiens. — 8 h. 15, *Jean de La Fontaine*.
Châtelet. — 8 h., *Dirk, roi des chiens policiers*.
Galté. — 7 h. 45, *Craquembulle, Servir*.
Grand-Guignol. — 8 h. 30, *la Maison des Ténébres*.
Th. Edouard-VII. — 8 h. 45, *Son petit frère*.
Gymnase. — 8 h. 15, *la Veille d'armes*.
Nouvel-Ambigu. — 8 h. 30, *Mam'zelle Nitouche*.
Th. Michel. — 8 h. 45, *l'Accord parfait, Je te jette par la fenêtre*.
Palais-Royal. — 8 h. 30, *Madame et son fils*.
Cluny. — 8 h. 15, *Une nuit de noces*.
Porte-Saint-Martin. — 7 h. 30, *Cyrano de Bergerac*.
Apollo. — 8 h., *les Maris de Ginette*.
Athénée. — 8 h. 30, *Chichi*.
Capucines (tél. Gut. 50-40). — 8 h. 30, *Crème-de-Menthe...*
Allo ! revue : *la Clef ; Aux chandelles*.
Réjane. — 7 h. 45, *l'Oiseau bleu*.
Renaissance. — 8 h., *la Guerre et l'Amour*.
Sarah-Bernhardt. — 8 h., *l'Aiglon* (sauf lundi et vendredi).
Scala. — 8 h., *la Dame de chez Maxim*.
Variétés. — 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt).

MUSIC-HALLS

Olympia (Central 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.
Ba-Ta-Clan. — 8 h. 30, *l'Anticafardiste*, revue.

CINEMAS

Gaumont-Palace. — 8 h. 15, *Judex* (deuxième épisode). Loc. 4, rue Forest, 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.
A 2 h. 20, matinée à prix réduits.

COURS ET CONFÉRENCES

À l'Université des « Annales ». — M. Brioux fit hier une très belle conférence à l'Université des Annales sur les femmes de la bas — celles dont il faudrait conquérir le cœur pour faire de la bonne colonisation ; entre autres les musulmanes, les indochinoises. Il montra le grand rôle que la femme française pouvait jouer dans cette conquête. Sa conférence, très applaudie, sera publiée dans le *Journal de l'Université des Annales*.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui mercredi, Sainte MARCELLE ; demain, Saint IGNACE.
— A 3 heures : Séance à la Chambre des députés.

MARIAGES

Nous apprenons le prochain mariage de M. Félix-Joseph de Lapersonne, professeur à la Faculté de Médecine, médecin principal de 2^e classe, officier de la Légion d'honneur, avec Mlle Suzanne-Marie Mariau.

DEUILS

On annonce la mort de Mme Georges Dehesdin, née Maulme, décédée à Tours à l'âge de quarante-quatre ans. Le service aura lieu à Paris jeudi 1^{er} février, à midi, en l'église de la Sainte-Trinité, où l'on se réunira. Après la cérémonie religieuse, le corps sera déposé dans les caveaux de l'église. Prière de considérer le présent avis comme une invitation. Ni fleurs ni couronnes.
De M. Letellier, maire de Tours, qui avait contracté une congestion pulmonaire au cours d'un récent voyage en Bretagne, où il s'occupait du ravitaillement de la ville de Tours.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

A L'HOTEL DROUOT

EXPOSITION D'AUJOURD'HUI. — SUCCESSION DE M. BRUCK
Salle 4. — Beaux dessins de l'Ecole française XVIII^e siècle, aquarelles, gouaches, pastels des Ecoles anglaise et française XVIII^e et XIX^e siècles ; tableaux anc. des Ecoles françaises et étrangères ayant composé sa collection particulière. — M. André Desvignes, comm.-pris ; M. Blée, expert.

Epilepsie MALADIES NERVEUSES
Amélioration progressive par la
SOLUTION LAROCHE
Ph^o DUREL, 7, B^o Duval Paris.

Ayuntamiento de Madrid

La Bourse de Paris

DU 30 JANVIER 1917

En dépit de la rareté des échanges, le marché fait toujours bonne contenance. Quelques progrès sont même à enregistrer aujourd'hui du côté des fonds étrangers et sur certaines spécialités, dont la spéculation s'occupe plus particulièrement en ce moment.

Aucun changement n'est à signaler sur nos rentes, qui se retrouvent, le 3 0/0 à 62,25, le 5 0/0 à 88,70. Parmi les autres fonds d'Etats, l'Extérieure s'avance à 102,30. De même le Russe 1891 s'améliore à 58, le 1906 à 82,75 et le 4 1/2 1909 à 74,25.

Etablissements de crédit peu ou pas modifiés. Les grands Chemins français supportent bien quelques réalisations. Parmi les lignes espagnoles, les Andalous valent 431 au lieu de 429 la veille.

Tendance très calme aux Coprifères, où le Rio coupe de 25 à valu 1.738.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,79 ; Suisse, 116 ; Amsterdam, 337 1/2 ; Pétersbourg, 166 ; New-York, 582 1/2 ; Italie, 81 ; Barcelone, 622 1/2.

METALLS A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 132 ; cuivre liv. 3 mois, 128 ; électrolytique, 141 1/2 ; étain comptant, 191 3/4 ; étain liv. 3 mois, 192 3/4 ; plomb anglais, 31 1/2 ; zinc comptant, 52 1/2 ; argent (l'once), 37 d. 1/4.

Notre Service des PETITES ANNONCES ÉCONOMIQUES

du Mercredi et du Samedi

(Réception des ordres au guichet, et par correspondance)

est transféré

pour la commodité de nos Clients, en plein centre de Paris, près de l'Opéra, dans les bureaux d'EXCELSIOR-PUBLICITE

11, boul. des Italiens (2^e arr^t)

Entrée particulière

Téléphone : Central 80-88. Adresse télégraph. : Huguin-Paris.

TARIF AU MOT, basé d'après les règlements en usage pour les dépêches télégraphiques.

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir ni de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

DEMANDES D'EMPLOI

0.20 le mot
Démouille pleuse, distinguée, demande place fame compagnie. Tiendrait intérieur veuf, avec enfants. f. Couzine, 17, rue Salva-d-Salies, Albi (Tarn).

SUCCESSIONS

0.30 le mot
A VOCAT-SPECIALISTE, 4, square Mauberge.

COURS, INSTITUTIONS

0.30 le mot
SITUATION d'avenir est obtenue après quelques mois d'études pratiques à l'Ecole PIGIER, 53, rue de Rivoli ; 19, boulevard Poissonnière ; 147, rue de Rennes, Paris.

LEÇONS

0.20 le mot
Portraits, peinture, pastel, miniature, aquarelle, leçons. Madame LESPAGNOL, 33, rue Bayen (17^e).

CHANT. Leçons et Cours par Mathilde Coeyte, de l'Opéra-Comique. — Maison 5auss, 31, faubourg-Poissonnière.

APPARTEMENT, MEUBLES

0.25 le mot
A louer bel appartement meublé, 400 francs par mois, 12, rue Rennequin, 9, rue Greffulhe, gare Saint-Lazare, Chambres avec ou sans salon, bains, ascenseur, téléphone; entièrement neuf.

OCCASIONS

0.25 le mot
LIVRES. Achat cher, tous genres. Bibliothèques. Dictionnaire Larousse, Partitions, Romans, etc. Bouquet C^{ie}, 6, passage Verdeau, Paris. — Prière conserver adresse.

CHIENS

0.25 le mot
Merveilleux Loulous nains, minuscules, toutes nuances et blancs : nombreux prix. Chiots beaux, petitesse rares. LONGEON, Lisieux.

Elevage Loulous, Pékinois, etc., 12, rue Sainte-Genève, Téléphone 546, Courbevoie (gare Asnières).

ETABLISSEMENT D'ELEVAGE MAHETTE, ouv. 1^{er} les jours, 7 min. Métro Porte Vincennes, 131, Bd Hotel-Ville, Montreuil (S.), tél. 225



Cent. chiens police, 1. rac. : chiens guerre, fox ratters, chiens luxe nains : prix avantageux. Expédit. 1^{er} pays. Sér. gar. English spoken.

Chiens policiers toutes races, dressés ou non ; chiens guerre. Terrain de dressage : leçons forfait. — BOURGEOIS, 21, boulevard Poniatowski, Paris.

CHIENIL NATIONAL, 6, impasse des Sureau, Saint-Maurice (Seine). Policiers dressés ou non. Loulous, Fox, Boules.

CHEVAUX, VOITURES

0.25 le mot
15 Chevaux, Juments à vendre, Harnais, Tapissières. Boguey, 9, avenue Herbillon, Saint-Mandé.

AUTOMOBILES

0.25 le mot
80 CAMIONS automobiles. Vente, Achat, Location, 6, rue Raspail, Levallois-Perret.

DIVERS

0.30 le mot
ASTROLOGIE. Graphologie, tous renseignements par date naissance et écriture. Ecrire : Raphaël, rue Pierre-l'Ermitte, Clermont-Ferrand, où elle exerce depuis 15 ans.

GRAPHOLOGIE

0.30 le mot
CARACTÈRE. Aptitudes, etc. par l'écriture, 3 francs. Rien de la chiromancie, 2 à 7 heures, tous les jours, dimanches et fêtes, ou écrire : Mme Ixe, 28, rue Vauquelin, Paris (V^e).

VILLEGIATURES

SUR LA COTE D'AZUR

Centre des excursions de l'Estérel. HOTEL DES ROCHES ROUGES. Tous confort. Parc splendide dominant la rade. — Notice illustrée.



CANNES GRAND HOTEL CALIFORNIEN Reconstitué en 1913 avec tout le confort. Situation élevée. Service auto gratuit avec centre de la ville.

CANNES HOTEL SUISSE, face la mer. Position centrale. Jardin. Prix modérés.

NICE-RIVIERA-PALACE



Séjour idéal
Parc de 30.000 mèt.
Service d'autobus gratuit entre l'Hôtel et le Casino

Maladies de la Femme

LA MÉTRITE



Exiger ce portrait d'appétit, aux idées noires, doit craindre la MÉTRITE.

La femme atteinte de Métrite guérira sûrement sans opération en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Le remède est infailible à la condition qu'il soit employé tout le temps nécessaire. La Jouvence de l'Abbé Soury guérit la Métrite sans opération parce qu'elle est composée de plantes spéciales, ayant la propriété de faire circuler le sang, de décongestionner les organes malades en même temps qu'elle les cicatrise. Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiénisme des Dames (la boîte 1 fr. 50).

La Jouvence de l'Abbé Soury est le régulateur des règles par excellence, et toutes les femmes doivent en faire usage à intervalles réguliers, pour prévenir et guérir : Tumeurs, Cancers, Fibromes, Mauvaises suites de couches, Hémorragies, Furies blanches, Varices, Hémorroïdes, Phlébites, Faiblesse, Neurasthénie, contre les accidents du Retour d'Age, Chaleurs, Vapeurs, Étourissements, etc.

La Jouvence de l'Abbé Soury dans toutes pharmacies : le flacon, 4 fr. ; franco gare, 4 fr. 60 ; 3 flacons, expédiés franco gare contre mandat-poste 12 fr. adressé Pharm^{ie} Mag. DUMONTIER, Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits), 292

NICE HOTEL PETROGRAD (ex-Saint-Petersbourg) Promenade des Anglais. — Grand jardin Confort moderne. — Arrangements pour séjour

L'OFFICE DE LA CÔTE D'AZUR, à NICE, publie la Liste générale des Hivernants de toute la Riviera dans sa revue hebdomadaire LA CÔTE D'AZUR, mondaine, littéraire, artistique et touristique. Le numéro : 0 fr. 50. — L'OFFICE reçoit les abonnements à Excelsior.

LES PYRÉNÉES

PAU Station d'hiver. Climat doux Ni vent, ni poussière Idéal pour cure d'air

SUR LA COTE VERMEILLE

VERNET-LES-BAINS (Pyrén.-Orient.) Station hivernale. Climat doux sec. Eaux sulfureuses. HOTEL PORTUGAL ouvert. Grand confort. Villas à louer. — SÉNÈRE, directeur.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 31 JANVIER 1917

28

E.-M. LAUMANN et JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

DEUXIÈME PARTIE

LES VOIES TRAGIQUES

I

Où M. Saturnin change d'habitudes

— Hélas ! formula le caissier. Fasse le Ciel que je la rencontre, c'est mon plus cher désir...

Il avala son verre. La patronne ajouta :

— Y a tout d'même des gens bien malheureux par le temps qui court... La guerre passe et leur enlève tout : fortune, maison, enfants... Allez donc ! Faut tout supporter et subir. Et comment retrouver un enfant égaré dans une pareille bagarre ?

M. Saturnin répéta en hochant la tête :

— Oui ! Comment ? Je me le demande.

Puis il se leva, paya son écot et sortit. Maintenant il était fixé. Il savait que la petite Germaine n'était pas entre les mains de Charlotte ; que Weimer, pour échapper à l'arrestation et au châtiment, avait menti à sa femme, Madeleine Bernand...

Alors, où était l'enfant ?... Pendue, égarée sur les routes, évidemment... voyant les horreurs de

la guerre et ses visions sinistres... Mais dans quelle direction... dans quelle compagnie ?...

Le but qu'il cherchait et qu'il avait cru atteindre en s'attachant aux pas de Weimer reculait maintenant à l'infini. Les événements contraires le replongeaient dans l'inconnu...

— Quelle guigne ! monologuait-il en quittant l'auberge pour continuer à suivre les traces de l'espion. Quelle guigne ! Comment retrouver une fillette de dix ans dans un pays ainsi bouleversé, encombré de soldats, de réfugiés, de fuyards, au milieu du désarroi général ? Autant vouloir chercher une aiguille dans une meule de foin !

Puis il se remontait le moral et retrouvait son courage en songeant à Madeleine, à cette pauvre mère qui avait placé en lui tous ses espoirs.

— N'importe ! Je chercherai... Je trouverai. J'irai s'il le faut jusqu'au bout du monde, mais je lui rendrai son enfant !

C'est en s'hypnotisant sur cette idée fixe qu'il en vint à se dire :

— Pour arriver plus sûrement à sauver Germaine, je ne risque rien maintenant de me débarasser de Weimer. Une fois coffré, le misérable me laissera du moins le champ libre. Je ne le retrouverai plus en travers de ma route.

De l'idée à son exécution, le brave homme n'avait qu'un pas à faire, qu'une démarche à tenter.

Il n'hésita pas. A un kilomètre environ du lieu qu'il venait de quitter se trouvait un village plus important, où l'état-major d'une division française venait d'établir son quartier général.

Se rendre à ce village et s'adresser au premier officier venu fut pour le caissier l'affaire d'une demi-heure.

Dénoncer Weimer comme espion ne lui prit que deux ou trois minutes.

L'officier le conduisit immédiatement devant le général qui lui demanda ses raisons et lui

fit subir un interrogatoire serré, avant de l'admettre à formuler de nouveau son accusation.

M. Saturnin la formula nettement, franchement, avec les arguments que le lecteur devine.

Il s'agissait d'un espion de haute envergure, d'un officier allemand des mieux renseignés et des plus dangereux, d'un ancien industriel connu et coté à Paris, roublard, intelligent, féroce...

Le signalement de l'individu, déguisé en paysan et se rendant, sans but défini, de ferme en ferme, et de village en village, sous prétexte de chercher une petite fille égarée, était également facile à décrire.

Pour trouver et arrêter cet homme, le général n'avait qu'un ordre à donner.

C'est ce qu'il fit.

Le soir même, Otto Weimer, escorté des gendarmes de la prévôté, faisait son apparition dans les locaux de l'état-major.

Il essaya d'abord de jouer la comédie, de se murer, pour ainsi dire, dans son rôle de paysan belge. Il s'écriait, avec des larmes dans la voix :

— Mes bons messieurs, vous faites erreur. Je ne suis qu'un pauvre hère ruiné par la guerre, un homme bien malheureux...

Mais on le mit en présence de son accusateur. Alors son attitude changea. Son caractère violent et emporté vint le trahir.

— Je ne connais pas cet individu, hurla-t-il, cette canaille qui me dénonce. Je n'ai rien de commun avec Otto Weimer.

Ce disant, il fronçait les sourcils, serrait les poings et les dents sans parvenir à mater sa fureur.

Le vieux caissier, d'autant plus calme que, pour lui, le misérable n'était plus à craindre, se contenta d'articuler froidement :

— Je maintiens mon accusation. Cet homme, qui s'appelle Otto Weimer, est un espion et un traître. Fouillez-le donc un peu pour voir...

GLYCOMIEL
Gélée à base de Glycérine et de Miel anglais.
Souverain contre les rougeurs de la Peau.
Tubes 0.85 et 1.50 franco 37, F. Polssonnère, Paris.

Madame, Mademoiselle,
achetez, le premier de chaque mois,
**LA VÉRITABLE
MODE FRANÇAISE**

DE PARIS
qui ne coûte que 0 fr. 50 et contient le plus grand choix de modèles inédits sélectionnés avec soin parmi les dernières créations (plus de cent modèles différents dans chaque numéro).

Ces modèles nouveaux, élégants et pratiques, sont d'une exécution facile grâce à nos patrons sur mesure, faits en papier fort spécial, d'après les nouvelles méthodes de coupe, par des tailleuses les plus expertes de Paris.

Ces patrons sont expédiés par retour du courrier ou exécutés en présence des personnes qui peuvent les emporter immédiatement. S'adresser à notre maison, 7, rue Lemaignan (14^e) ou à notre annexe, 6, rue de l'Isly (près de la gare Saint-Lazare).

Chaque numéro de LA VÉRITABLE MODE FRANÇAISE DE PARIS, imprimé sur 30 pages de papier de luxe, contient toujours comme supplément : un patron entièrement gratuit avec figurine, plan et explications. Le numéro de ce mois contient celui d'une robe d'une seule pièce, si à la mode en ce moment.

Le prochain numéro contiendra en plus du patron, comme deuxième supplément : une superbe planche colorée hors texte.

Abonnement : 1 an, France, 6 fr.; Etranger, 10 fr.
Le numéro spécimen contre 0 fr. 60, adressés à
M. THORAVAT, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV^e)

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les propriétés détersives et antiseptiques qui ont valu au

Coaltar Saponiné Le Beuf

d'être admis dans les **Hôpitaux de Paris**, en font un produit de choix pour les usages de la **Toilette** :

**Ablutions journalières ;
Lotions du cuir chevelu qu'il tonifie ; Soins de la bouche ;
Lavage des Nourrissans, etc.**

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des nombreuses imitations

MORUBILINE

Quintessence et concentration
d'HUILE de FOIE de MORUE

Donne aux Tousseurs,
Bronchitiques, Tuberculeux, Anémisés, etc.

SANTÉ, FORCE et ÉNERGIE pour l'hiver

Economie — Goût Excellent — Bonne Digestion

Demi Flacon 3 francs, Flacon 6 fr. franco poste. Notice Gratis.

PHARMACIE du PRINTEMPS, 32, Rue Joubert, Paris T^{me} P^hos.



**ÉCOLE DE
CHAUFFEURS-MÉCANICIENS**
reconnue la meilleure de Paris, la
moins chère. Brevets militaires et civils.
BELSER, 144, rue de Tocqueville. Téléphone Wagram 93-40.



AU BON MARCHÉ

Maison A. BOUCICAUT

PARIS

MAISON de CONFIANCE vendant le MEILLEUR MARCHÉ du MONDE ENTIER

Lundi 5 FÉVRIER et jours suivants

BLANC

L'officier d'état-major qui instruisait l'affaire ne demandait pas mieux.

L'ancien associé de Bernandois fut déshabillé et fouillé séance tenante. On ne trouva rien dans ses poches. Mais un malin gendarme, en explorant la semelle de ses bottes, qui étaient d'ailleurs de fabrication allemande, finit par y découvrir un papier plié en quatre...

Ce papier, écrit en langue boche, était couvert de cachets et de signatures.

La traduction en était simple et facile.

L'officier lut sans difficulté :

Par ordre, laissez passer et circuler partout où il lui plaira le major Otto Weimer, chargé par notre commandant d'un service spécial.

Signé : Le général commandant
la III^e armée,

VON KLUCK.

Vu : le chef du service spécial
du secteur Nord,
COLONEL HAUSER.

— Voilà qui va bien ! s'écria l'officier, en toisant l'espion de haut en bas. Nous avons en main une preuve absolue. Au nom de la loi, je vous incarcère en prévention de conseil de guerre, monsieur le major Weimer...

L'espion, que les gendarmes aidaient à remettre ses vêtements, devint affreusement pâle, mais ne répondit pas.

Toutefois, comme on l'emmenait, menottes aux poignets, à la prison communale, il foudroya son ancien caissier du regard, en murmurant :

— Charlotte me vengera...

— Bon ! pensa le brave homme, dont la figure rayonnait de joie. Nous aviserons plus tard à parer les coups de Charlotte. Du moment que ceux de Weimer ne sont plus à craindre, j'ai le temps de voir venir...

Il passa la soirée à l'affût des apprêts du conseil de guerre, qui devait se réunir pour juger sommairement l'espion, et devant lequel il était cité à comparaître en qualité de témoin unique.

Sur la ligne de feu, la justice se montre particulièrement expéditive.

Sitôt pris, sitôt jugé, condamné et exécuté.

L'audience, ouverte à 9 heures du soir, se termina à 10 heures exactement.

Weimer, confondu par les accusations de son ancien caissier, mis au pied du mur par la découverte de son laissez-passer allemand, ne chercha d'ailleurs pas à se défendre.

Il exalta au contraire sa haine pour la France et sa rage contre les Français.

— Vous serez vaincus ! s'écria-t-il, en s'adressant au colonel qui présidait le conseil. Dans six mois, la France, écrasée par nos armées, sera rayée de la carte d'Europe. Vous deviendrez nos vassaux et nos esclaves... Ma mort sera vengée...

— En attendant, lui répondit froidement le colonel, vous serez fusillé demain matin.

Et comme l'espion voulait continuer ses menaces :

— Gendarmes, emmenez le condamné...

Les braves pandores s'empressèrent d'exécuter l'ordre. Weimer sortit du conseil de guerre et traversa le village entre deux haies de soldats curieux pour revenir à la prison communale.

On le laissa enfermé dans cette prison, sous la garde d'une sentinelle, en attendant l'aurore... c'est-à-dire l'heure de l'expiation et du châtiment.

Le brave Saturnin ne se décida à prendre du repos qu'une fois Weimer mis sous les verrous.

— Je ne serai vraiment tranquille, se disait-il, que lorsque je l'aurai vu étendu au pied du poteau avec douze balles dans le portrait... Alors seulement je pourrai reprendre ma tâche, me donner corps et âme à la mission que j'ai juré d'accomplir.

Dans la grange où il avait trouvé asile au mi-

lieu d'une demi-section de soldats, il essaya en vain de chercher le sommeil...

Les heures lentes sonnaient au clocher du village... Les vibrations du bronze se répercutaient dans son cœur... Il songeait à Madeleine retournée à Paris sans avoir pu retrouver sa fille, à cette malheureuse enfant, errant au hasard, dans des chemins de sang et de ruines... au traître Weimer qui allait, lui, payer sa dette en toute justice...

Cette seule pensée le consolait.

— Au moins, celui-là ne fera plus de mal à personne, songeait-il. La terre de France, qu'il a trahie, gardera son cadavre jusqu'au jugement dernier.

Il se leva dès qu'il put voir filtrer à travers les ais disjointes de la grange un pâle rayon d'aube.

Le village, d'ailleurs, s'éveillait. Le régiment qui s'y trouvait cantonné prenait les armes... Les clairons sonnaient la diane... Le peloton d'exécution se formait sur la place, en face de l'église. Les gendarmes s'apprêtaient à aller chercher le condamné.

Le caissier suivit les gendarmes.

— Je veux tout voir, murmurait-il, pour pouvoir tout raconter à M^{me} Madeleine... Je lui dois bien compte des derniers moments de l'homme qui a gâché sa vie et causé son malheur.

La sentinelle qui veillait à la porte de la prison s'effaça pour laisser passer le lieutenant de gendarmerie...

(A suivre.)

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Le duc d'Atholl a été enterré suivant les plus anciennes traditions



Le duc d'Atholl, de la maison Stewart-Murray, l'une des plus anciennes de l'Ecosse, vient de mourir. C'était l'un des rares chefs de familles nobles qui, d'après une autorisation du gouvernement britannique, possédaient le droit d'entretenir une armée personnelle. Cette armée se réduisait à quelques hommes. Lors des obsèques du duc, ceux-ci marchaient devant le convoi tels qu'on les voit ici. Au-dessus, le cercueil exposé avec, comme catafalque, le plaid écossais du défunt.

Ayuntamiento de Madrid